

ARO SÁINZ DE LA MAZA

Le Bourreau de Gaudí

roman traduit de l'espagnol
par Serge Mestre

ACTES SUD

Pour Beatriz, bien entendu.

La joie féconde. La douleur accouche.

WILLIAM BLAKE

PROLOGUE

Barcelone, 10 juin 1990

Le jeune homme se recroquevilla sur la pierre tombale. Il tremblait. Depuis qu'il avait quitté le centre d'accueil, il se sentait inexistant, sans volonté. Il était perdu. Comme une carcasse vidée de toute pensée. Les cauchemars se succédaient sans cesse dans son esprit. Il entendait les voix, revivait les ordres. Comme l'avant-veille lorsque, désorienté, ses jambes l'avaient conduit tel un automate jusqu'au cimetière. Depuis, il ne savait pas ce qu'il faisait là, dans un endroit aussi réduit, entouré de niches à gauche et à droite, disposées les unes au-dessus des autres, chacune portant le nom d'un membre de sa famille accompagné de ses dates de naissance et de décès sculptés dans la pierre. Il avait besoin qu'on lui donnât des ordres, un sens à sa vie. Mais la seule personne qui aurait pu le faire était restée derrière lui, au centre, et sans elle sa vie perdait toute sa flamme. Il ne pouvait pas se passer de sa force. Il avait urgemment besoin qu'elle lui indiquât la marche à suivre.

Et qu'elle lui pardonnât.

Il se redressa lentement dans l'obscurité jusqu'à se mettre à genoux. Une idée prit forme peu à peu dans sa tête. Il suivrait l'exemple du génie, créerait une œuvre pour l'honorer et obtenir sa rédemption. Il ferait quelque chose de sublime, quelque chose qui lui permettrait de se sentir fier de lui. Cette épiphanie l'inonda de paix. Aujourd'hui, c'était le premier anniversaire, mais aussi la date qui indiquait le point de départ de son chemin. De son nouveau chemin. À présent, il n'avait plus qu'à

trouver les pièces d'occasion, cassées ou inutilisables. Il saurait comment les récupérer. Mais auparavant, il devait libérer son ange gardien du monstre, obtenir à nouveau ses faveurs. Il attendait impatiemment son autorisation pour se mettre en route. C'était le seul moyen de vaincre sa faiblesse. Et sa vie récupérerait ainsi sa flamme.

Il se releva.

— Personne ne va m'arrêter. Personne, dit la voix râpeuse.

La nuit l'accueillit à bras ouverts.

Il sentait déjà s'enflammer sa chaleur intérieure. De la lave.

Et il sauta.

Mais son corps ne décrivait pas de courbe prodigieuse dans les airs. Il ne retombait pas non plus avec une belle élégance. Comme un fardeau désarticulé, il se contentait de se précipiter dans le vide, agitant bras et jambes tel un pantin, s'approchant à une vitesse vertigineuse des arêtes affûtées tapissant le fond de l'abîme. Pendant ce temps, la mer déchaînée jetait furieusement ses vagues contre la falaise et Milo Malart comprit que celle-ci ne l'accueillerait pas en son sein avec la bienveillance qu'il aurait pu espérer d'elle, mais plutôt avec l'indifférence de quelqu'un qui, une fois encore, allait se recevoir une cargaison d'ordures sur la tête, une de plus. Ainsi que tout le reste du monde donc, la mer se fichait éperdument qu'il sautât ou pas.

Une seconde, deux, et voilà que sa tête explosait sous le choc, éclaboussant de sang la surface humide des rochers. Juste après, une puissante vague balayait le paysage et le rendait à nouveau parfaitement propre. Ce n'était que du sang éphémère. C'était du sang de bon à rien.

— Putain de vie, murmura-t-il en rouvrant les yeux au sommet de la falaise.

Il recula de deux pas.

Son téléphone portable recommença à sonner. Il avait sonné toute la journée. Comme les fois précédentes, Milo ne fit même pas mine de décrocher.

Tout près de l'abîme, il continua à observer la beauté du bleu, la façon dont celui-ci se distordait parmi les couronnes blanches des nuages, sa puissance hypnotique. C'était un spectacle qui,

depuis son enfance, lui avait transmis une énergie incroyable. De la force également. De la lucidité. Cependant aujourd'hui, perché à l'endroit le plus haut de la Punta Gran, là où la tramontane faisait siffler ses rafales avec la plus terrible férocité de tout le Haut-Empordan, à son grand regret, son rituel ne produisait pas le moindre effet.

Bloqué, il ferma à nouveau les yeux. Le portable cessa de sonner.

Il devait se glisser dans la peau de Marc, se mettre à penser et à sentir de la même façon que lui. Et pour cela, la méthode choisie n'avait aucune importance : un grand saut dans le vide ou une balle dans la bouche... dans le fond, le résultat est le même. Fin de partie. *Game over*. Mais pourquoi Marc avait-il fait ça ? Il lui avait pris son HK, son arme d'inspecteur du Groupe spécial d'homicides, et s'était fait sauter la cervelle avec. Mais pour quelle raison ? La réponse ne cessait de l'obséder. Pourquoi un adolescent de quinze ans décidait-il soudain de mettre fin à ses jours ? Est-ce qu'il en était réellement venu à la conclusion que tout était fini pour lui, que ça ne valait vraiment plus la peine de continuer ? Tout ça n'était qu'une terrible absurdité.

Soudain, une rafale de vent le déséquilibra. Il ne broncha pas, se contenta de recouvrer sa verticalité. Il n'aurait cependant pas été mécontent d'avoir été précipité au bas des rochers. *Toi, en revanche, tu as mille raisons de le faire, mais tu es un lâche*. Il inspira profondément, s'efforça de se glisser à nouveau dans la peau de Marc.

Je suis passé chez Irene et Milo, je me trouve dans leur salon. Ils sont dans leur chambre, en train de discuter. Je saisis le pistolet de mon oncle. Il l'a laissé négligemment traîner sur le meuble de l'entrée. Arme à la main, je m'approche de la fenêtre. Ma vue se trouble et je ne perçois que des ombres à travers les vitres. C'est un effet de mon adrénaline. Je sens le rythme accéléré de ma respiration, et le sang qui pulse dans mes veines. Je dirige l'arme sur moi ; ma main tremble. Je sais parfaitement ce que je vais faire et je suis en train de trembler comme une feuille. Je suis le bourreau et la victime à la fois. Je suis enfin quelque chose. Mais ça ne me suffit pas. C'est sans espoir. Pourquoi attendre ? J'entends les battements de mon cœur. C'est le dernier son que je perçois, celui qui annonce la fin de la partie.

Le portable sonna à nouveau.

J'introduis le canon dans ma bouche, et je tire. La détonation est sèche. Ça y est. L'arme me tombe des mains et atteint le sol avant mon corps. Sous l'impact, ma tête se renverse en arrière et moi, comme une marionnette à laquelle on aurait coupé les fils, je m'écroule, sans vie, je tombe sur le dos à même le parquet. Il y a du sang sur les murs. Du sang au plafond et sur les meubles. Du sang par terre, formant une flaque sous le torrent qui s'écoule à gros bouillons de la partie supérieure de mon crâne.

Milo prit son visage dans ses mains. Après avoir entendu le coup de feu, il était sorti de la chambre et avait découvert Marc, son neveu, étendu sur le sol, comme une poupée démantibulée. Mais son sang n'était pas celui d'un bon à rien. *Sans espoir.* Il était jeune, avait tout l'avenir devant lui. *Pourquoi attendre?* Il avait tout pour lui, une famille, des opportunités, mais cela n'avait servi à rien. *Peu m'importe d'avoir tout pour moi.* Irene avait hurlé et Milo, conscient de l'absurdité de son action, avait tâté le pouls de Marc. *J'en ai assez de me cacher.* Sa tête était en bouillie et Milo lui tâtait le pouls. C'était une histoire de fou. *Je ne supporte plus cette honte.* Il y avait de quoi éclater de rire et ne plus arrêter de se marrer. *Je ne suis rien.* Irene ne cessait pas de hurler et Milo demeurait là, étrangement calme, agenouillé près du cadavre de Marc, incapable de réagir. *Je vais vous donner une bonne leçon à tous.* L'instant était éternel, grotesque.

Le portable sonna une nouvelle fois. *Je ne supporte plus cette honte.* Exaspéré, Milo répondit.

— Quoi? hurla-t-il.

— Tu es où? Je n'ai pas arrêté de t'appeler toute la journée! s'exclama la voix de Susana Cabot, la juge d'instruction de Barcelone.

C'était une grande amie de Milo, une ancienne maîtresse. Au travail, c'était un vrai dragon. Elle demanda à nouveau :

— Alors... où est-ce que tu t'es fourré?

— Au cimetière, sur la tombe de Marc. Mais depuis quand je dois te fournir des explications? On m'a suspendu de mes fonctions, tu t'en souviens, j'espère? Je suis en vacances forcées. Et je fais ce qui me plaît.

Susana Cabot demeura un instant silencieuse. Au bout d'un moment, elle lâcha :

— Arrête de me prendre pour une andouille ! Ton neveu est enterré sous une rafale de vent, peut-être ?

Milo fit la grimace. Il n'était pas facile de raconter des bobards à la juge. Faisant écran avec sa main devant le micro du portable pour éviter le bruit de la tramontane, il reconnut :

— Gagné ! J'avais décidé d'aller à Montjuïc, mais j'ai fait une escapade à Port de la Selva. Je m'arrêterai au cimetière à mon retour à Barcelone, c'est prévu.

— Ça, c'est une excellente idée ! On doit toujours se réconcilier avec les morts.

— Et puisque j'ai ta permission à présent, on pourrait remettre cette conversation à plus tard, non ? Ce n'est vraiment pas le bon moment pour m'appeler. Je te téléphone tout à l'heure... ou plutôt demain...

— Non, l'interrompit-elle, j'ai besoin de toi à Barcelone maintenant, tout de suite. Tu n'as pas lu la presse, tu n'as pas regardé la télé ?

— Malgré ma retraite, figure-toi que je suis les nouvelles, fit-il en se pinçant l'arête du nez. Tu veux parler de l'histoire de La Pedrera, je suppose, de ce qui s'est passé l'autre jour.

— Quatre jours exactement, Milo. La nuit du samedi au dimanche 4 juillet. Quatre jours sont passés et personne, au Département des homicides, n'a la moindre piste, on ne sait pas qui a pu perpétrer une pareille atrocité. On est tous au point mort, et la ville entière est à la veille de s'embraser. Tu n'as aucune idée des pressions que je peux subir, mon vieux.

— De s'embraser ? Curieuse association d'idées.

— Inspecteur Malart, garde tes sarcasmes pour toi. Je te parle en tant que juge, en ce moment. Alors dis-moi ce que tu penses de cette affaire.

Milo tenta de se souvenir. Un homme avait été découvert suspendu à la façade de la Casa Milà, plus connue sous le nom de La Pedrera, au beau milieu du paseo de Gracia. L'assassin avait utilisé du câble d'acier pour lier les poignets de la victime, il l'avait suspendue au balcon du premier étage, puis il lui avait

mis le feu. Lorsque les pompiers étaient arrivés, le malheureux était déjà tout calciné.

— Si je me souviens bien, la victime est un haut responsable de La Caixa, un ex-conseiller municipal à la culture, je crois. Un type dont on a dit qu'il pouvait devenir le futur maire de la ville. Je ne me rappelle plus son nom. Il faut bien admettre que l'assassin a fait preuve d'un certain courage pour...

— Oui, en plein centre, en plein dans la *milla de oro** de Barcelone, et sur un bâtiment de Gaudí. C'est dément. Qui peut avoir fait une chose pareille? Un cinglé, c'est sûr. Aucun individu sain d'esprit ne se donnerait autant de mal pour exécuter un être humain.

— Ou tout à fait le contraire. Est-ce qu'on a déjà une idée de la façon dont il s'y est pris pour suspendre le corps?

— On en a une, oui. Il a même réalisé une mise en scène, à notre intention, devant les caméras de surveillance, qui l'ont filmé en train de monter sur le trottoir au volant d'un de ces véhicules avec nacelle élévatrice utilisés par les ouvriers de Parcs & Jardins pour l'élagage les arbres. Un pauvre imbécile l'avait garé à quelques pâtés de maisons de là. L'assassin n'a eu qu'à faire un pont avec du fil électrique pour le démarrer. Ensuite, il l'a conduit jusqu'à La Pedrera pour le placer juste sous la terrasse choisie. Et puis, il a hissé la victime comme il a pu sur la nacelle qu'il a fait monter jusqu'au premier étage. Il a suspendu la victime par les poignets aux fers forgés du balcon, et tout de suite après, il l'a arrosée d'un liquide inflammable. Il est resté près d'elle plusieurs secondes – au début on a trouvé ça un peu bizarre –, puis il est redescendu tranquillement. Une fois sur le trottoir, il a allumé un Zippo et le lui a lancé. Le corps du pauvre gars s'est alors enflammé comme une torche.

— Une mort terrible. Est-ce qu'il avait d'abord drogué la victime?

— On n'en sait rien encore, le feu a détruit tous les fluides corporels. La seule chose que les médecins légistes ont pu établir, c'est que la victime a été brûlée vive.

* "Le triangle d'or", l'endroit le plus prisé de Barcelone. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

Milo tourna son regard en direction de la mer. Il demeura ainsi un instant, puis aperçut un oiseau tout près, probablement un cormoran, en train de flotter sur le ressac des vagues. Il déployait ses ailes, comme pour tenter de prendre son envol, puis les repliait à nouveau.

— Si vous avez l'enregistrement des caméras, vous savez forcément à quoi il ressemble.

— C'est un gars très agile, athlétique, soixante-dix kilos environ, à peu près un mètre quatre-vingts. Il était habillé en motard, en noir de la tête aux pieds : gants, combinaison, bottes à semelles épaisses et casque à visière teintée. Impossible de préciser si c'est un homme ou une femme. Mais à sa façon de courir on suppose que c'est un homme. Impossible également de dire son âge, entre vingt et quarante ans. Ce qu'on sait en revanche, c'est qu'il a un sang-froid à toute épreuve et un sens de l'humour pour le moins singulier. Avant de disparaître, il a fait bonjour à la caméra, ou au revoir, je n'en sais rien, en tout cas il a fait un signe de la main.

Milo fixa son regard sur le cormoran. Il continuait à agiter ses ailes sans parvenir à décoller, les plumes trempées. Il le vit se débattre sur les lames de fond et secouer son cou.

— Et qu'est-ce qu'il a fait du véhicule? demanda-t-il.

— Il l'a garé juste à l'angle de la rue, un peu plus haut, et il l'a abandonné. Il est sorti du champ des caméras au moment où il a traversé le paseo de Gracia en courant et on peut logiquement supposer qu'il est monté dans son véhicule personnel pour quitter les lieux.

— Et ensuite?

— Le type est revenu puis, d'après nos déductions concernant l'angle de prise de vue, il s'est planté dans le coin d'en face pour filmer l'agonie de sa victime.

— Vous avez donc déjà retrouvé le film en question pour savoir tout ça?

— Pas du tout, on l'a retrouvé, oui, mais sur internet. Et on a aussi tenté d'arrêter sa diffusion, mais c'était trop tard ; les chaînes de télévision l'avaient téléchargé, diffusé et rediffusé sans arrêt ; tu ne l'as pas vu, toi? Avant de faire descendre la nacelle, pendant le moment où il s'est attardé

avec la victime, ce salopard l'a filmée en gros plan. Ensuite, une fois de l'autre côté de la rue, il a continué à la filmer jusqu'à l'arrivée des pompiers. Tu comprends à présent pourquoi c'est si urgent de reprendre ton service aujourd'hui... maintenant. Il faut que tu nous files un coup de main pour résoudre cette affaire, Milo.

Il ne répondit pas, continua à demeurer immobile, attentif au cormoran. L'oiseau poursuivait son combat pour prendre son envol et il supposa qu'il devait avoir une patte prise dans une ligne de fond ou quelque morceau de filet.

Il était pris. Marc. Mais dans quoi, exactement?

— Milo, tu es là? Je n'entends que ce foutu vent autour de toi! Milo?

— Oui, je suis là, je ne dors pas encore, non!

— Je ne comprends pas comment tu peux supporter cette saloperie de tramontane ; est-ce que tu sais que ça rend fou?

— Rassure-toi, ma chère, ce n'est pas le vent qui est responsable de ma folie, répondit-il distraitement. Si je comprends bien, c'est toi qui instruis l'affaire?

— Malheureusement, c'est moi qui étais de garde, répondit la juge. Il y a des jours, comme ça, où j'aurais préféré ne jamais avoir quitté le tribunal d'instance, au moins j'étais tranquille comme juge des tutelles. Je n'ai vraiment jamais eu de chance dans mon boulot.

— La chance, chacun se la fabrique, cita-t-il sans même s'en apercevoir.

— Qu'est-ce que tu dis?

— Il y a des témoins?

— Par dizaines. Mais, à part deux d'entre eux, les témoignages sont tous inexploitable. Ça s'est passé à cinq heures quarante du matin. Tu imagines le genre de faune qui circule à cette heure-là dans la ville. Des poivrots, des pauvres types...

— Susana, impossible de retourner au boulot. On m'a viré, tu le sais parfaitement, je n'ai plus de travail, plus de salaire, j'attends mon jugement, c'est tout. On m'a confisqué mon arme de service, ma plaque... Ce n'est tout de même pas moi qui vais t'apprendre que je n'ai pas beaucoup d'amis au commissariat central.